

**TOM BOUMAN**

# Dans la vallée décharnée

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alain Defossé



actes noirs  
*ACTES SUD*



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Henry Farrell est le seul flic de Wild Thyme, une petite ville perdue dans le Nord de la Pennsylvanie. Le genre de patelin où il ne se passe pas grand-chose, où tout le monde se connaît, pour le meilleur ou pour le pire. Comme une sorte de marais un peu trouble : la surface est calme mais qui sait ce qu'on trouverait si on allait chercher là-dessous.

Quand il a pris son poste, Henry se voyait passer son temps entre parties de chasse et soirées peinard avec un bon vieux disque en fond sonore. Mais les compagnies pétrolières se sont mis en tête de trouver du pétrole dans le coin. Elles ont fait des chèques, et le moins qu'on puisse dire, c'est que l'ambiance entre voisins s'en est ressentie. Et puis il y a eu la drogue. Des mecs plus ou moins bien emmanchés ont commencé à bricoler toutes sortes de saloperies dans des labos de fortune cachés dans les bois. Henry les connaît, du reste, il est allé à l'école avec eux. Alors quand on découvre un cadavre sur les terres d'un vieux reclus, il comprend que le temps est venu d'aller remuer l'eau de la mare.

Couronné par un Edgar Award, Tom Bouman braconne avec talent sur les terres du polar rural et signe le premier épisode d'une série prometteuse.

*Tom Bouman a été éditeur et musicien. Il vit avec sa femme et sa fille quelque part dans le Nord de la Pennsylvanie.*

“Tom Bouman a décroché la timbale avec sa Vallée décharnée. Le rythme est impeccable, l'intrigue au cordeau, et Henry Farrell un des représentants de la loi les plus attachants que le polar ait connus. J'ai adoré ce bouquin de la première à la dernière ligne.”

Donald Ray Pollock

“Du velours (...). S'il y a une justice, cet écrivain sera bientôt un nom.”

Joe R. Lansdale

Titre original :

*Dry Bones in the Valley*

Éditeur original :

W. W. Norton & Company Inc., New York

© Tom Bouman, 2014

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-09762-2

TOM BOUMAN

# Dans la vallée décharnée

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alain Defossé

*ACTES SUD*



*pour maman*





*Une vieille chanson évoque souvent une  
vieille épée d'argent ou un vieux pistolet  
de cuivre ; rouillée, ou tachée de vert-  
de-gris ; menaçante et lourde de sorts  
jetés qui opèrent encore.*

CARL SANDBERG,  
*The American Songbag.*



La veille de la découverte du corps, impossible de dormir. On était mi-mars et le dégel commençait. La neige, qui avait tout recouvert depuis janvier, lâchait enfin prise et l'eau de fonte saturait les fossés et les cours d'eau, ruisselait de mes avant-toits et s'écoulait des gouttières par torrents. À l'horizon, à trois crêtes de là en direction du sud-ouest, les employés d'une compagnie gazière allumaient des torchères sur un puits. Je restais pieds nus sur la terrasse en grelottant, une tasse de café à la main, je frissonnais en observant les nuages qui viraient au mauve ecchymose sous la lueur vacillante de la boule de feu en contrebas. La vieille ferme que je louais s'était enfoncée tranquillement dans le flanc de la colline au fil des années. Puis une procession de machines colossales avait débarqué pour arracher les arbres, les débarrasser de leurs branches et de leurs racines, construire les routes d'accès au chantier et transporter le matériel avant de forer. Comparés à la mise en place du puits d'extraction, le forage et le fractionnement étaient presque silencieux. J'aurais pu m'imaginer que c'était le bruit d'un vent puissant dans les sapins, sans les gémissements des machines qui s'arrêtaient et redémarrèrent sans cesse, aux prises avec la terre, sans la lueur nocturne à l'horizon ou les allers-retours des camions-citernes qui brinquebalaient

le long nos routes en terre récemment élargies pour eux, autant de phares et de feux arrière qui formaient une guirlande de Noël autour des collines d'hiver.

À quatre heures du matin, j'ai accepté l'idée que je me recoucherai pas. Et quand le soleil magenta s'est levé à l'est, je me suis senti soulagé.

Vers sept heures, j'ai avalé quelques gaufres surgelées avec du beurre de cacahuète, démêlé les nœuds de ma barbe et passé mon uniforme pour me rendre au bureau. Les autorités cantonales me réservent une place dans le garage avec les chasse-neige, les camions d'incendie et autres véhicules, près des pyramides de sable et de gravier, en face du champ de foire, dans une de ces vallées tranquilles du nord-est de la Pennsylvanie qui se font de plus en plus rares. Le garage est un amas de parpaings blancs entouré de terre battue, sur lequel on peut lire, en lettres noires bien soignées : CASERNE DES POMP. VOL. DE WILD THYME.

Une simple cloison de placo sépare le poste de police du garage et on entend tout ce que font et disent les cantonniers et les mécaniciens de l'autre côté. Mon bureau était équipé d'une machine à café industrielle digne d'un restaurant, mais mon prédécesseur, apparemment, avait égaré la verseuse au bec marron et m'a laissé que celle au bec orange pour le déca, ce qui me donnait le sentiment déprimant de boire que du déca, donc j'ai remplacé l'engin par une nouvelle cafetière noire, que j'ai payée de ma poche. En plus de ça, quelqu'un, à une époque, avait installé un faux plafond, mais je supportais pas de sentir tous ces petits trous et ces taches brunes au-dessus de ma tête. Alors j'ai enlevé les dalles et démonté la structure. C'est toujours là, quelque part, si quelqu'un veut un jour la remonter. En attendant, je prends plaisir à observer comment tout ça s'élabore, l'ossature, des

choses les plus simples, comme l'armature métallique de mon bureau, jusqu'aux tuyaux et aux conduits d'aération sous le plafond. Au mur, il y a un portrait du gouverneur, une carte, un tableau d'affichage et, dans les toilettes, une bougie parfum vanille jamais allumée.

En arrivant au bureau ce matin-là, j'ai trouvé mon adjoint, George Ellis, prostré sur son bureau, la tête enfouie dans les bras ; il a même pas levé les yeux quand je suis entré. Un scanner était allumé, le volume très bas, et l'air était poisseux. Je me suis mis à l'aise et mon regard s'est arrêté sur deux avis de recherche qu'on nous avait faxés, les mêmes pauvres têtes que la semaine d'avant, puis sur la liste des mandats d'arrêt, dont certains remontaient à 1980.

J'ai pris un appel d'Alexander Grace, le patron de chez Grace, Location et Vente de Tracteurs. Quelques semaines plus tôt, on lui avait volé une des chargeuses sur son parking et depuis, il m'appelait tous les jours, de plus en plus irrité par l'absence de résultats de mon enquête. Je lui ai pas dit que pour ce genre de vol, les chances de récupérer son bien étaient d'environ vingt pour cent. La semaine d'avant, sans me consulter, il avait publié une annonce dans le gratuit local en offrant une récompense de deux mille cinq cents dollars pour toute information qui lui permettrait de récupérer sa chargeuse, sans poser de questions. "Je vais m'y coller moi-même, voir ce que ça donne", il m'avait dit. Je lui avais demandé de pas faire l'idiot et de me prévenir si on répondait à l'annonce.

Comme souvent, John Kozlowski est passé nous rendre visite. Le mécanicien du canton était un copain de beuverie de George, un bon vivant au visage couvert de veinules exposées. Il a refusé un siège à cause de sa combinaison de travail pleine d'huile et nous a raconté

tout un tas de trucs, comme la maison qu'il était en train de construire au bord de Walker Lake et les jet-skis qu'il venait d'acheter pour lui et sa femme. Walker Lake était assez petit, alors je lui ai demandé où il comptait aller sur un machin comme ça, il m'a répondu avec des mots pas très sympas pour ma mère et on a continué comme ça un moment.

Pendant les premiers jours du boom, les conversations à propos de l'argent du gaz étaient taboues. Les gens disaient jamais directement pour combien ils avaient signé, mais leurs maisons et leurs pick-up tout neufs parlaient pour eux. Au début, certains propriétaires louaient leurs terres cinquante dollars l'hectare, pas plus. Mais quand l'État de Pennsylvanie a clairement annoncé quelle quantité de gaz se trouvait réellement sous nos pieds, le tarif est plutôt passé à huit mille. Les gens profitaient à fond de l'aubaine mais les gains étaient variables selon, là encore, le moment où ils étaient entrés dans la ronde et la taille de leur terrain. Les voisins restaient de bon voisinage, mais on gardait quand même un œil sur les limites de sa propriété.

John parti, on a laissé le silence s'installer jusqu'à ce que le téléphone se mette à sonner. George a levé la tête et l'a foudroyé du regard, mais ça l'a pas empêché de continuer. Il a décroché avec un juron. Après un bref échange, il a raccroché et s'est tourné vers moi. "C'était le Dr Brennan, au dispensaire. Elle est en train de retirer des chevrotines des côtes de Danny Stiobhard et elle s'est dit qu'on devait nous mettre au courant.

— OK." J'ai levé les yeux vers George, comme pour lui demander ce qu'il attendait. Il s'est gratté le cou, son cou blanc, sous sa barbe, avant de reprendre :

"Écoute, Henry... Danny et moi on s'est embrouillés, la semaine dernière. Au bar.

— Ah.

— J’aimerais bien m’occuper de ça, mais...” il m’a lancé, l’air contrit.

“Ça serait pas très judicieux de t’envoyer là-bas.

— Pas exactement, non.

— C’est pas bon du tout ces bastons, George, je lui ai dit, en fixant ses yeux injectés de sang.

— Je sais.”

Je le blâmais pas, enfin, pas complètement. Danny Stiobhard et lui, c’était une longue histoire et le fait qu’il ait pris ce boulot d’adjoint arrangeait pas les choses. Je tenais pas tellement à prendre l’affaire en mains non plus, pour des raisons que j’expliquerai plus loin. J’ai enfilé mon manteau, mon chapeau, j’ai pris le .40 et sa ceinture dans le casier et je suis monté dans le pick-up, direction la ville.

La géographie autant que la culture séparent le canton de Wild Thyme de la ville de Fitzmorris, chef-lieu du comté de Holebrook, Pennsylvanie. Au départ, dans les années 1800, Fitzmorris était une résidence d’été pour les presbytériens écossais de Philadelphie. On y trouve quelques jolies baraques dans le style néoclassique et des maisons blanches à colonnades, grandes comme c’est pas permis. La plupart ont des huisseries noires mais toutes les dix maisons, à peu près, un propriétaire excentrique s’est amusé à peindre les siennes en turquoise, héliotrope, ou de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel. Je les aime bien, moi, celles-là, c’est plus fort que moi.

Le canton est une zone rurale située au nord de Fitzmorris. Après la guerre de Sécession, l’État avait offert un bout d’argile durci dans les collines environnantes aux soldats Fenians qui s’étaient battus pour l’Union, et ils avaient pas manqué d’appeler leurs familles et leurs

amis à les rejoindre ; c'est comme ça que les Fearghails, mes ancêtres, ont débarqué à Wild Thyme, en se battant dans les rangs de la 50<sup>e</sup> division de Pennsylvanie. Et Fearghails on est restés, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale où, dans un élan d'américanisme, mon grand-père a changé notre nom en "Farrell", voilà l'histoire.

Danny Stiobhard a les mêmes origines que moi. Nos pères chassaient même ensemble. Son nom de famille se prononce "Stewart", pour tout vous dire. Mais quelle que soit la manière dont on les appelle, les siens sont installés à Wild Thyme depuis plusieurs générations. Et si les détails de leurs activités ont changé au cours des années, leur vision des choses et leur comportement général, eux, sont restés les mêmes : ignorer la loi, s'opposer à toute forme d'autorité et tirer profit de la terre. Voleurs de bois, braconniers, cambrioleurs, ils trempent même, selon la rumeur, dans le trafic de drogue, et croient participer à une éternelle révolte du Whisky. Et comme on reçoit rarement la visite des officiels fédéraux de haut rang, c'est à moi, le simple flic du coin, qu'ils ont collé le rôle du tyran à la solde du gouvernement.

Je me suis arrêté sur le parking du dispensaire, derrière le pick-up bleu de Danny, et j'ai remarqué quelques trous sur la portière du conducteur. Le petit dispensaire délabré occupe le premier étage d'une maison double ; un couple de personnes âgées habite au rez-de-chaussée. On est tous passés par là ; Liz fait de son mieux.

Personne dans la salle d'attente à part Jo, la réceptionniste. En passant devant elle, j'ai fait le signe en posant un doigt sur mon nez ; elle a hoché la tête d'un air grave, sans répondre.

Dans le couloir, j'ai aperçu Danny Stiobhard par une porte ouverte, torse nu, le bras gauche levé au-dessus de l'épaule, une vingtaine de petits trous saignants à son



flanc ; Liz s'employait à enfoncer une pince chromée dans une blessure juste en dessous de sa cage thoracique, et quand elle l'a retirée, la chair s'est étirée comme une ampoule qui crève. Le plomb a émergé dans un petit "plop" à peine audible, à moins que ce soit mon imagination, mais en tout cas, la coulée de sang qui a suivi, elle, c'était pas une illusion. J'ai croisé le regard de Danny à la seconde où ses yeux s'embaient. Le côté gauche de son visage rappelait celui d'un alien de cinéma, boursoufflé, bleu et violacé. Les conséquences de la baston avec mon adjoint, je me suis dit. J'ai attendu qu'il s'essuie le visage d'un revers de main avant d'entrer.

"Salut, Danny. Salut, Liz." Il y avait dans la pièce comme une odeur d'alcool camphré et de vêtements humides pas lavés depuis un certain temps.

Danny a levé son œil valide au plafond. "Oh putain, Liz, tu l'as appelé. Désolé, excuse-moi.

— On ne bouge pas", a ordonné Liz. Le sang maculait sa blouse verte et ses cheveux cuivrés étaient ramenés en queue de cheval. Elle a enfoncé le doigt dans une autre plaie.

"T'avais dit que tu dirais rien.

— On ne bouge pas.

— C'est quoi cette histoire, Danny ?" j'ai demandé.

Au vu de ses cheveux, il avait enlevé son chapeau il y a peu de temps. Sa barbe grisonnait. Sa poitrine était couverte de poils et il portait plusieurs tatouages. La bande élastique de son caleçon était trempée de sang. "Un accident, il m'a déclaré.

— Ah, très bien. Donc j'ai plus rien à faire ici."

Il a lâché un grognement avant de baisser le bras. "Arrête, Liz. Attends qu'il soit parti.

— On ne bouge pas. Du tout", elle a répété, avant d'extraire un autre plomb. Danny a sifflé entre ses dents

serrées avant d'expirer une fois la chevrotine retirée. Il avait le visage super pâle.

“Stiobhard, vaut mieux que tu me dises qui t'a fait ça.”

Comme Liz enfonçait de nouveau la pince, il a poussé un cri perçant et s'est mis à faire de l'hyperventilation. Liz lui a fait baisser la tête entre les genoux et lui a demandé de respirer lentement. Quand il a repris le contrôle de lui-même, il m'a lancé : “Je vais te le dire, qui c'est. Tu connais Aub Dunigan, qui habite sur Field-sparrow Road ?”

J'ai hoché la tête. Aub habitait dans une laiterie désaffectée, que n'importe quel passant aurait pu croire totalement abandonnée. Il y avait d'autres Dunigan dans les environs, plus jeunes, mais Aub était un solitaire, d'après ce que j'en savais. Un ermite.

“C'était un accident, comme je te l'ai dit. Aucun doute. Il te le dira lui-même, s'il arrive à se souvenir de ce qui s'est passé y a une demi-heure.

— Tu l'as provoqué ?” Mon hypothèse à moi, c'était que Danny avait lorgné un de ses jolis cerisiers ; ils sont superbes, dans les bois que possède Aub.

“Et pourquoi j'aurais fait ça ? À propos de quoi ? C'est qu'un vieux. C'est son cousin Kevin qui m'a embauché pour dégager ses chemins. Personne l'a prévenu, apparemment. C'est bon, maintenant, t'as entendu ce que tu voulais entendre, non ? Donc va voir le vieux et demande-lui, tu verras. Dis-lui que c'est oublié, sans rancune.”

Liz a remonté ses lunettes sur son nez d'un mouvement de poignet. Elle avait les yeux d'un bleu intense. “Viens dans le couloir, qu'on parle un peu.” Elle a refermé la porte sur la salle d'opération improvisée. “Je t'ai laissé tout le temps que tu voulais, Henry, mais maintenant...”

— Compris.

— Laisse-moi le rafistoler, ensuite tu pourras faire ce que tu voudras.

— OK. Tu me gardes les projectiles, d'accord ?”

Elle a hoché la tête. “Au fait, tu veux passer ce soir ? Tonton Dave Macon est passé sous la hache, ce matin. J’ai fait du coq au vin.”

Tonton Dave Macon est, ou plutôt était, un coq assez bagarreur. Liz, elle, c’est l’épouse de mon meilleur ami, Ed. On se retrouve tous les mardis soir autour d’un dîner et ensuite, on joue des vieux airs de violon. Et c’est moi qui m’occupe du violon. En fait, pour faire danser les gens, je crois qu’on a besoin que d’un violon et d’un banjo. Liz vient d’une famille traditionaliste ; elle joue très bien du banjo *clawhammer* et se débrouille pas trop mal au banjo à trois doigts.

Ed, lui, a commencé comme guitariste de rock mais il est en train d’apprendre. Malgré ses fréquentes suggestions d’arranger certains morceaux de heavy metal dans le style *bluegrass*, et sa tendance à trop picoler quand on joue, il réussit à s’accorder plutôt bien avec Liz et moi. C’est sympa d’avoir quelqu’un avec qui jouer.

Liz m’a sauvé la vie quand je suis revenu à Wild Thyme, il y a de ça quelques années, mais j’y reviendrai plus tard.

Après avoir accepté son invitation, j’ai quitté le dispensaire et j’ai pris mon portable pour appeler le bureau. J’ai demandé à George d’aller se garer au bas de l’allée, devant le repaire d’Aub Dunigan, et de laisser entrer personne. Ensuite, j’ai décidé de passer chez Kevin Dunigan, le petit cousin d’Aub et son parent le plus proche, à ma connaissance. Si le vieux devait filer à l’hospice, autant commencer par voir ça avec la famille.

Il était encore assez tôt pour pouvoir choper Kevin avant qu’il parte au travail. J’ai allumé le gyrophare, mais pas la sirène. J’ai appuyé sur l’accélérateur et grillé

un feu rouge avant de m'enfoncer dans les faubourgs. Kevin vivait avec sa femme dans une maison basse faite de briques, à l'est de la ville, et gérait un petit garage de vidange minute à Fitzmorris. La maison est située en retrait de la route, au milieu d'un champ, mais on la repère facilement grâce au mât planté sur le terrain ; le drapeau des États-Unis flotte au vent, avec, juste au-dessous, un grand étendard bleu qui porte le logo de la chaîne de garages. Résultat, il a souvent dû renvoyer des clients potentiels qui croyaient que la maison était l'atelier.

Arrivé devant chez lui, j'ai coupé le gyrophare et je me suis engagé dans l'allée. Une des portes du garage était ouverte et j'ai constaté qu'au moins une des voitures était encore là. Kevin est sorti par la porte qui séparait le garage de la maison et s'est dirigé vers moi. La cinquantaine, trapu et grisonnant, il tenait un mug à la main et son visage exprimait une légère inquiétude.

“Salut, Henry.

— Comment ça va, Kevin ?

— Ça va. Qu'est-ce que... qu'est-ce qui vous amène ?

— Vous avez entendu parler de cette histoire avec Danny Stiobhard, ce matin ?”

Là-dessus, Kevin a écarquillé les yeux. “Non, pour quoi, je devrais ?

— Y a votre cousin Aub qui lui a plombé les côtes avec son fusil de chasse. Enfin, c'est ce qu'il dit.

— Hein ?”

Carly, l'épouse de Kevin, est venue nous rejoindre. Elle portait un jean baggy fourré dans des bottes en caoutchouc et une casquette de baseball jaune. Je la connaissais pas très bien ; elle travaillait en ville, dans la petite librairie, qu'elle avait orientée vers les publications chrétiennes.

Kevin lui a répété ce que je venais de lui dire. “Ça alors... elle a lancé

— Vous en faites pas pour Danny, j’ai répondu. Il survivra. Par contre, pour mettre les choses au clair : c’est bien vous qui l’avez embauché pour dégager les sentiers ?

— Pas du tout, a déclaré Kevin. C’est quoi, cette histoire ?

— Lui, il dit que si.

— Et Aub ? On peut le voir ? On doit faire quoi ?

— Faut d’abord que j’entende sa version des faits. Ça serait bien si vous pouviez venir avec moi. Je vais peut-être devoir l’arrêter.”

En entendant ça, Carly a fait la grimace. “Peut-être l’arrêter ? C’est pas déjà fait ?”

Kevin, lui, a reculé deux pas. “Ah non, moi, je fais rien du tout.”

J’ai levé les mains en signe d’apaisement. “Allez. Soyez sympa.”

Kevin a pointé son index vers moi. “Débrouillez-vous tout seul.

— Je vois.”

Il a tendu son mug à Carly et s’est frotté le visage à deux mains. “Désolé, Henry. Depuis que je suis gamin, il... c’est pas facile de l’avoir dans la famille. Le laissez pas me tirer dessus, c’est tout. Je vais chercher mon manteau.” Et il a disparu dans la maison.

Carly m’a regardé, un sourcil levé.

“Ça risque rien”, je l’ai rassurée.

Kevin m’a suivi au volant de sa voiture, une berline gris métallisé. On a pris la 37 qui passait par les collines tandis que le soleil matinal s’élevait au-dessus des fossés, où gargouillait l’eau de fonte. De temps à autre, une canette de bière vide reflétait un éclat bleu. Le comté de Holebrook se trouve à la limite est de la région des

Montagnes infinies. Le terme est poétique, mais en fait, il veut simplement dire qu'il y a plein de collines. On fait partie de la chaîne des Appalaches, qui s'est formée presque cinq cents millions d'années plus tôt, en même temps qu'une vaste mer intérieure, à l'ouest. Les créatures qui y vivaient sont mortes, ont sombré dans les profondeurs, les montagnes se sont érodées, et en cent millions d'années, ce mélange de sédiments et de matière organique souterraine s'est transformé en schiste, le schiste de Marcellus. À cause de toutes ces créatures décomposées, le Marcellus renferme énormément de gaz naturel enveloppé de strates rocheuses comme un papier cadeau, un présent offert à l'Amérique.

Au bout d'une dizaine de kilomètres, on a bifurqué sur une voie plus étroite et dépassé des chemins en terre qui débouchaient péniblement sur la route. Beaucoup d'entre eux étaient signalés par des rubans en plastique bleu et blanc, posés là par les entreprises gazières, qui indiquaient la direction des sites sur lesquels on allait probablement forer. Et il y en avait pas que sur les chemins : en sachant où regarder au sommet des arbres, on distinguait aussi des rubans qui menaient vers les pistes. Je déteste voir ça, mais j'ai pas trop le choix, parce qu'ils sont partout.

Fieldsparrow Road montait vers le nord. J'ai attendu un moment pour vérifier que j'avais pas semé Kevin dans un nuage de poussière, puis j'ai braqué et emprunté la route à une allure modérée. L'an dernier, le canton nous a payé de nouveaux amortisseurs, et compte pas recommencer avant un bon moment. On a parcouru comme ça trois ou quatre kilomètres en cahotant, dépassant des caravanes en ruine et, au bord d'une clairière, un portique avec ses balançoires mangées par une vigne de raisin noir. Après une longue ligne droite au milieu

des bois, la route émergeait entre de vastes champs tout gris. Sur la gauche on voyait deux cabanes de traviole et, au bout d'une longue allée en pente raide, une ferme se dissimulait à demi derrière un bosquet d'érables. Je me suis garé derrière la voiture radio de l'adjoint Ellis, qui, sur le siège conducteur, s'employait à faire tomber les mégots de sa cigarette par-dessus la vitre, caché de la maison par une grange.

On est tous les deux descendus de notre véhicule. "Rien à signaler, là-haut, a lancé George. Enfin, moi, en tout cas, j'ai rien vu." Il a jeté dans le fossé son mégot, aussitôt emporté par le courant. "Et Danny ?

— Il va s'en tirer."

Kevin Dunigan est venu se garer à son tour et George lui a fait signe de filer avec de grands gestes impatients, sans réaliser qui c'était. Kevin lui a tendu la main par la vitre ouverte et s'est présenté. George lui a recommandé de se garer hors de vue de la maison et il s'est tourné vers moi en plissant les yeux, comme pour me demander ce qu'il foutait là.

La grange derrière laquelle on se cachait était bâtie sur une pente, de sorte que la moitié des fondations était enterrée. Elle était entourée de piles de moellons de schiste bleu, de lames de scie circulaire rouillées, de plusieurs pichets de vin vides et de verre brisé, couverte de ronces et de morelle noire, un poison mortel. Le bâtiment tenait debout, c'était déjà ça ; les parois délavées par les intempéries, maintenant d'un gris argenté, étaient criblées de trous à leur base. En jetant un regard dans le coin, vers l'allée en terre battue, j'ai eu la surprise de découvrir une nouvelle voiture trois portes bleue, montée sur parpaings et privée de ses roues.

"Très bien, j'ai commencé. George, t'attends ici pendant que Kevin et moi on monte là-haut. Tu gardes ton

talkie-walkie allumé.” Il y a quelque temps, j’avais acheté des talkies-walkies satellitaires pour George et moi ; ils sont efficaces dans un rayon de deux ou trois kilomètres, dans une région où ni nos émetteurs-récepteurs, ni celui du comté ne sont fiables, surtout depuis qu’ils ont mis tout le monde sur bande étroite, après le 11 Septembre. Il suffirait d’installer deux antennes relais entre Wild Thyme et Fitzmorris pour nous fournir un contact radio correct, mais rien n’a été fait, bien sûr. Quand on a besoin de joindre quelqu’un en ville, on utilise le téléphone. C’est pas terrible, surtout quand on s’approche d’un véhicule suspect au beau milieu de la nuit, ou qu’on se bat avec un type bourré après une intervention dans une querelle domestique. En tout cas, j’étais satisfait de mes talkies-walkies. Ils s’étaient révélés vachement utiles pendant la saison des chevreuils.

Kevin a grimpé sur le siège passager de mon pick-up avant que je démarre. La matinée était lumineuse, cristalline, la neige plus abondante dans les collines que dans la vallée ; mes lunettes progressives ont viré du jaune au marron. L’allée bordait une ancienne grange dont il restait que les fondations et aboutissait à un silo à maïs ; j’ai toujours aimé ça, les silos à maïs, avec leurs parois inclinées vers l’arrière pour garder le grain au sec. D’un côté, des arbres s’alignaient, reliés par des barbelés. D’autres pichets vides gisaient dans les ruines d’un mur effondré. Et c’est de derrière le silo qu’Aub a émergé, le fusil à la main, en nous observant de loin. On était encore à environ cinquante mètres. Je me suis arrêté, j’ai serré le frein à main et je suis descendu du pick-up. Je tenais pas à ce qu’il prenne une balle, parce qu’aucune réparation serait possible avant le prochain trimestre. Kevin est resté à l’intérieur. Aub, lui, était parfaitement immobile, son arme toujours pointée dans



ma direction. Je me suis avancé vers lui, d'un pas volontairement bruyant.

“Aub, c'est Henry Farrell. L'agent Farrell. Vous pouvez baisser votre fusil ? On est juste passés vous dire bonjour.

— Aub, c'est Kevin, ton cousin, il a lancé par la vitre baissée.

— OK, ramenez-vous.” Le vieil homme portait une chemise de flanelle à carreaux et des bretelles en alligator accrochées à ses épaules voûtées. Son pantalon, trop large à la taille, était rentré dans ses bottes de caoutchouc noires. Son crâne rose apparaissait sous ses rares mèches de cheveux jaunis. De part et d'autre de son nez d'Irlandais, ses yeux étaient sombres et profondément enfoncés. Comme on se rapprochait, je lui ai redemandé de poser son arme ; il l'a ouverte, a retiré la cartouche de ses doigts tremblants et a gardé l'arme pliée en deux coincée sous le bras. Le fusil devait avoir au moins soixante-quinze ans. J'étais surpris qu'il ait pu le persuader de tirer sur Danny Stiobhard.

“Mon ami, je lui ai dit, je crois que vous devez des explications.”

La voix du vieil homme chevrotait un peu, et il avait du mal avec les consonnes ; j'ai dû me concentrer pour saisir les paroles à demi avalées, bafouillées de colère, qui jaillissaient de ses lèvres comme un torrent. Voilà ce que j'ai compris :

“Y v'nait sur mes terres et y coupait les arbres. Y z'ont volé mes roues. Donc quand j'l'ai vu rev'nir, j'lui en ai mis une. Mais j'le connais pas moi, c'gars-là.” Il a fermé les yeux et détourné la tête.

“Quel gars ?

— Ben celui qu'vous êtes v'nus chercher.”

Je me suis tourné vers Kevin, complètement abasourdi.

J'ai décidé d'enfoncer les portes ouvertes. "On est ici à propos de Danny Stiobhard.

— Y s'est fait buter dans mes bois. Faut aller l' récupérer."

Kevin a enfoui la tête dans ses mains. "Oh mon Dieu, oh putain..."

— Aub, vous êtes sûr de ça ?

— J'l'ai trouvé hier. C'est la montagne qui l'a r'cra-ché et c'est moi que j'suis tombé sur lui."

On a tous les trois laissé passer un long moment de silence avant que je prenne une décision. Je suis plus ou moins flic de patrouille, pas enquêteur. Mais j'avais pas pour habitude de dire "Chacun sa merde, quelqu'un d'autre s'en chargera". J'étais plutôt du genre à prendre les choses en main.

"Vous pouvez me montrer ?"

Aub a hoché la tête et s'est retourné avant de se diriger vers la ligne des arbres. Les murs de sa ferme étaient formés de bardeaux verts goudronnés et en passant, j'ai remarqué que le sol entre elle et les anciennes toilettes extérieures était tout boueux, bien piétiné. Aub nous a précédés derrière le pignon est de la ferme avant de s'aventurer dans un champ enneigé. Des empreintes de pas décrivait en ligne droite un aller-retour entre les bois et la lisière du champ. Elles ressemblaient bien aux siennes, de la même taille, à peu près, mais je suis pas expert. Des traces de motoneige étaient visibles depuis la route jusqu'au fond de son champ. Elles partaient vers la piste qui menait au puits de mine et se réunissaient avant de s'enfoncer dans la forêt. Aub a écarté quelques branches nues pour nous ouvrir une piste forestière aménagée à flanc de colline.

On l'a empruntée. À un moment donné, Kevin a glissé, tombant lourdement sur les genoux, avant de

finalement comprendre la technique et de se mettre à marcher en canard. Les bois étaient jolis mais jonchés de détritrus. La pièce de résistance était un pick-up International mangé par la rouille, abandonné en bordure d'une clairière. Toutes les vitres étaient cassées et le rembourrage couleur moutarde sortait des sièges crevés.

Dans la région, on a des forêts de repousse, ce qui signifie que la nature reprend ses droits sur ce qui était auparavant des terres cultivées. C'est d'elles que proviennent les clôtures. C'est pour ça que des fragments de barbelés rouillés disparaissent dans le tronc des arbres qui ont poussé entre eux. Sur les terres d'Aub, il restait encore des murets de schiste bleu, pour la plupart épais de soixante centimètres et hauts d'un mètre environ, certains longs d'un kilomètre et demi, voire plus, qui escaladaient les crêtes et dévalaient les creux dans les profondeurs des bois. On pouvait s'interroger sur les motivations des fermiers des générations précédentes qui s'étaient cassé le dos à les construire, se demander ce qu'ils avaient en tête – si c'était urgent pour eux d'extraire les pierres et de les mettre en place, s'ils étaient certains que leurs enfants exploiteraient toujours les terres et les remercieraient d'avoir bâti ces murs.

Tout comme les murets, les pistes se trouvent encore au milieu de la forêt – les principales, destinées au transport du bois de coupe, comme celle sur laquelle on était, mais aussi de plus petits sentiers qui parcouraient les sous-bois. On les appelle aujourd'hui les "sentiers des cerfs", mais je me demande si c'est pas le bétail qui en est à l'origine, si c'est pas les cerfs qui ont fini par les emprunter parce qu'ils les trouvaient pratiques ; j'ai lu quelque part que les vaches et les moutons ont tendance à toujours emprunter le même chemin, qui s'imprime dans la terre au fil des siècles. On a traversé par

une brèche dans le muret pour nous retrouver sur une de ces pistes, laissant les traces de motoneige derrière nous pour suivre celles des pas d'Aub vers le sommet. La promenade se révélait plus longue que prévu mais on a finalement débouché sur un endroit où le sous-bois se faisait moins dense, les arbres plus épais, plus droits, et qui laissaient mieux passer le soleil.

On l'a trouvé à demi enterré sous une dalle de schiste de la taille d'une voiture. Tache claire et sombre sur le sol, il pouvait pas échapper à un œil averti. C'était un élément incongru, même dans ces bois déjà pleins de détritrus. J'ai dit à Kevin de rester où il était ; il s'est accroupi, la tête dans les mains, pendant que le vieux et moi on continuait. À environ trois mètres du corps, on a chassé plusieurs vautours perchés sur un frêne. Ils sont allés se poser un peu plus loin.

De toute évidence, c'était pas un jeune garçon, mais un jeune homme, torse nu, la tête tournée contre le sol dans la direction opposée et le bras droit replié sous lui. La peau de son dos, couverte de taches mauves, avait l'air fine comme du papier et ses omoplates, avec sa colonne vertébrale, donnaient l'impression de la crever au moindre mouvement. Son corps émergeait à demi d'une cavité dans le sol, comme celles que les animaux creusent sous les rochers pour se construire un terrier ; la neige qui le maintenait là avait dû fondre et le libérer. Il portait un jean et ses pieds étaient toujours enterrés dans le sol. À première vue, on aurait dit que son bras gauche était caché sous la roche, mais en m'approchant, j'ai constaté qu'en fait, il y avait simplement plus rien à cacher. Le bras, l'épaule, et la partie haute de son torse, sur le côté gauche, avaient disparu, comme si ce bras avait été arraché. On est restés si longtemps immobiles et silencieux que les mésanges se sont remises à chanter.

J'ai déjà vu pas mal de cadavres – des corps desséchés et couverts de mouches dans la poussière d'une rue, une vieille femme morte depuis des semaines, toute momifiée dans son fauteuil. Dire que tous paraissent à leur place là où ils étaient pourrait donner une image pas très flatteuse de moi-même et des endroits où j'ai pu traîner. Mais ce cadavre-là, lui, paraissait vraiment pas à sa place.

J'ai fait quelques pas avec précaution en cherchant des indices sur ce qui avait pu amener ce gamin jusque-là. Sur le chemin qu'on avait emprunté, les seules traces que je distinguais, c'étaient les nôtres. Je me suis retourné vers Aub, j'ai repris mes esprits, j'ai empoigné mon arme et je lui ai dit de poser son fusil. Il a refermé la carabine et l'a appuyée contre un tronc d'arbre, le canon dans la neige. Il savait plus quoi faire avec ses mains tremblantes. “Rien à voir là-d'dans, moi”, il a dit.

J'ai appelé George sur le talkie-walkie. À une distance pareille, la communication était mauvaise mais je lui ai dit de trouver un endroit où il pourrait passer un appel radio ou téléphoner à la police du comté.

“Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

— On a un corps, là-haut.

— Quoi ?”

Je lui ai donné le code : “Réveille le shérif. Nous, on redescend le plus vite possible.”

Kevin nous avait rejoints et contemplait le cadavre. Aub s'est tourné et s'est dirigé vers un rocher, pas loin. Je lui ai dit de rester là où il était. Il s'est retourné vers moi et m'a indiqué la direction dans laquelle il s'éloignait, comme pour se justifier. “Kevin, dites-lui de pas bouger.

— Aub...” a commencé Kevin.

Le vieil homme a attrapé une branche tombée sur le sol avant de la tirer ; un morceau de tissu et une autre branche de la même taille sont sortis du sol avec elle.

C'était une civière qu'on avait improvisée avec une couverture attachée à deux branches. Il avait dû amener la couverture au cours d'un de ses voyages précédents. Il a tiré dessus pour me la montrer : "Z'avez qu'à l'descendre avec ça."

Je sais pas trop pourquoi, mais ça m'a rendu triste. "Non, reposez ça. Posez ça, je vous dis. On viendra le chercher plus tard." J'ai mis le fusil d'Aub sur mon épaule et on est redescendus vers la maison, sans un mot. Ça nous a pris un bon moment.

Cette affaire, c'était trop pour George et moi tout seuls. D'avoir vu le corps, d'avoir laissé mes empreintes un peu partout autour me donnait le sentiment irrationnel d'être impliqué, voire complice. Lorsqu'on a attaqué le dernier lacet, alors qu'une simple rangée d'arbres nous séparait de la maison d'Aub, près de laquelle se trouvaient maintenant deux voitures de la police du comté, la voiture radio de George et une ambulance, j'ai eu l'impression qu'on était trois hommes en train de se rendre. Comme s'il avait la même sensation, Aub a brisé notre long silence : "C'est pas moi, c'est pas moi."

On a finalement fait notre apparition, Kevin, moi, et le vieil homme qui se tordait les mains, dans une lumière tellement blanche qu'on pouvait même y voir des couleurs.

Nicholas Dally nous attendait à côté de sa voiture. Ça fait quinze ans qu'il est shérif du comté de Holebrook, alors que George et moi, on est des flics du canton de Wild Thyme ; ça lui a toujours donné l'air plus malin, mais aussi plus grand que moi. Quand il parle, ça prend tout de suite le poids d'une déclaration. Un atout, pour un policier. Généralement, il est rasé de près bien comme il faut, mais ce matin, une petite coupure apparaissait sur son menton, une minuscule couture rouge sur un champ blanc qui virait au noir. Il paraît qu'il joue du trombone, mais j'ai du mal à m'imaginer ça.

Il a touché le bord de son chapeau de service avec la main, l'a posée doucement et sans un mot sur le coude d'Aub avant de le conduire vers un adjoint du comté, qui a emmené le vieil homme à l'intérieur de la ferme. Ensuite, Dally s'est tourné vers Kevin Dunigan : "Vous voulez bien tenir compagnie à l'adjoint Ellis, pendant qu'Henry me raconte l'affaire ?"

Kevin a ignoré sa question. "Qu'est-ce qui va arriver à Aub ?"

— Il faut que je parle avec l'agent Farrell. Mais j'aimerais bien que vous restiez dans les parages. On va avoir besoin de vous."

Kevin s'est dirigé vers la voiture de mon adjoint en se frottant la nuque.

Dally, lui, s'est retourné vers moi. "Alors, ça ressemble à quoi, là-haut ?

— Un jeune, un type que je connais pas, torse nu, coincé sous un rocher, avec un bras en moins. Aucunes traces à part celles d'Aub. On l'a pas touché, mais va falloir monter là-haut sans trop traîner si on veut être plus rapide que les vautours.

— La vache. C'est peut-être les coyotes qui se sont barrés avec son bras ? Mais comment il est arrivé là-haut torse nu ?

— Y a pas de traces d'animaux, non plus. C'est bizarre."

Dally a jeté un coup d'œil vers la maison.

"Aub dit qu'il a rien à voir là-dedans, et je le crois. Mais si je suis là, au départ, c'est parce qu'il a tiré sur Danny Stiobhard, ce matin."

Dally a haussé les sourcils. "Vaut mieux laisser quelqu'un avec lui", il a simplement ajouté.

On est montés sur le porche, auquel il manquait que deux ou trois lattes. Après s'être essuyé les pieds sur un paillason de vieux pneus, Dally est entré. Kevin lui a emboîté le pas, laissant mon adjoint George sur le porche à fumer une cigarette. J'ai senti un ruisselet de sueur le long mes côtes. Il y avait pas grand-chose à faire à part écouter la neige fondre, penser aux vautours là-haut et se faire du souci. Je devais conduire le coroner et le shérif jusqu'au corps. Mon adjoint, lui, il était libre de se barrer.

"George, je lui ai dit, j'ai du boulot pour toi." Il a reniflé. "Si t'allais nous chercher Danny Stiobhard ?

— Attends...

— Passe d'abord au dispensaire. Si le toubib te dit que tu peux pas l'emmener, explique-lui que c'est important.



— Et s'il est plus là ?

— Eh ben tu le cherches, et tu le trouves.”

George s'est éloigné en grommelant.

Moins de dix minutes plus tard, un pick-up a rejoint la petite flotte de véhicules garés dans la cour et Wy Brophy en est descendu. Le médecin légiste et coroner du comté était un grand type dégingandé, avec des lunettes octogonales sans monture posées sur le nez et un appareil photo accroché autour du cou. Il a jeté un sac à dos en treillis sur son épaule et il a levé une main en guise de salut. L'arrivée de Brophy a incité les ambulanciers du comté à sortir de leur véhicule – un grand bonhomme obèse et une petite blonde grassouillette, bien équipés et visiblement habitués à travailler ensemble. Lui avait un gros sac sur le dos et ils transportaient à deux une civière en toile orange. Ils s'appelaient Julie et Damon. Le shérif Dally est sorti de la maison et j'ai commencé à les guider vers le sommet de la colline en laissant les cousins Dunigan à la garde de l'adjoint Ben Jackson.

Le coroner avançait comme un randonneur aguerri et affrontait la pente à grandes enjambées bien assurées. Il a pas glissé une seule fois et a même réussi à garder assez de souffle pour m'interroger. Le shérif écoutait attentivement.

“Le corps est là depuis combien de temps, d'après Aub ?

— Il a rien dit là-dessus.

— Et vous, est-ce que vous l'avez vu ?

— Un peu. Mais j'ai touché à rien.

— Bien. Et dans quel état il est ?

— Ma foi... on peut pas faire plus mort que ça. Et il lui manque un bras.

— Bon sang. Pas de trace du bras, je suppose. On a des empreintes, quelque chose ?

— J’ai vu que celles d’Aub, et maintenant, y a celles de Kevin et moi, qui font un aller et retour de la ferme jusqu’au corps. J’ai pu en rater d’autres, mais je voulais pas saloper la scène. Si on ralentissait un peu.” Les deux ambulanciers s’étaient gamellés pas mal de fois ; ils étaient reliés par la civière et si l’un d’entre eux glissait, l’autre pouvait pas faire autrement que de le suivre dans sa chute. Leurs genoux étaient trempés et Damon galérait à trouver son souffle.

Alors qu’on les attendait, on a entendu un pic-vert qui piquait le bois pour trouver son déjeuner. Brophy a levé son appareil photo et s’est mis à inspecter les arbres aux alentours avant de le braquer sur un gros hêtre gris. Il y a eu un déclic, un vrombissement, et il s’est tourné vers nous. “Woody Woodpecker est dans la boîte.”

Le temps de revenir sur les lieux, un vautour avait arraché un œil du cadavre. Un filet rouge sortait de l’orbite vide. Au premier regard, le gros brancardier a lâché un “Oh putain”, à moitié pour lui-même, tandis que les monstrueux oiseaux allaient se percher sur un arbre en attendant qu’on lève le camp. Je les sentais qui nous observaient.

Le soleil éclairait le sol de la forêt et transformait la neige en une fine brume blanche qui flottait à hauteur de taille. On se tenait tous en retrait pendant que Brophy posait un cordon de sécurité, un cercle approximatif d’environ cinq mètres de diamètre autour du corps, en l’accrochant autour des troncs. Ensuite, il a enfilé des gants en latex et a retiré le couvercle de son objectif pour prendre toute une série de photos, sans un mot, en marquant des pauses assez fréquemment pour contempler la scène. Tout d’un coup, il s’est retourné vers moi et m’a indiqué une série d’empreintes : “C’est les vôtres ?” J’ai répondu qu’il me semblait bien, oui.